

## ***La place de la clinique dans la psychanalyse, Journée du PECL, 18.12.10***

Je vous remercie de m'avoir proposé de m'exprimer aujourd'hui même si au départ, je me suis demandé, pourquoi j'avais accepté. A vrai dire quand on m'a proposé, je n'ai même pas fait attention à la question à traiter. Je me suis dit que si vous me le proposiez, vous estimiez, malgré ma jeune pratique, que j'étais capable d'en dire quelque chose. En quelque sorte vous étiez supposés savoir que j'en étais capable.

Je me suis malgré tout découragé à plusieurs reprises prétextant ne rien pouvoir savoir de tout cela. Comment vous parler de psychanalyse, vous transmettre éventuellement un savoir à ce sujet, sans être psychanalyste. Ce savoir me paraissait bien loin de moi mais sûrement en certains d'entre vous.

Finale­ment en ces débuts difficiles, je crois m'être retrouvé en plein cœur du sujet. Que vient faire le savoir, le mien et celui de l'autre, dans cette question de la place de la clinique dans la psychanalyse ? Pour y répondre je suis parti du sujet en formation (dans l'idée d'un devenir psychanalyste), là où est censé se construire une certaine expertise, un savoir et là où se vit la clinique. C'est donc du côté du clinicien et de ce qu'il y a en formation en lui que s'est orienté ma recherche. Qu'en est-il de la formation du futur analyste et comment donne-t-elle forme, sens à ce qui se passe au chevet du patient ?

Au tout début de ma formation universitaire en psychologie, j'ai cru que la psychanalyse reposait sur un savoir bien précis, celui de l'interprétation. En tout cas, j'étais très séduit à l'idée de proposer des interprétations, magiques et intuitives, guérissant instantanément les souffrances des patients. J'imaginai bien sûr que Freud était le meilleur dans cette discipline. Malheureusement je n'ai jamais eu de cours de ce genre. J'entendais parler, de transfert, d'association libre, de lapsus, d'inconscient, mais la pratique psychanalytique n'était plus si clair. J'ai bien failli m'orienter vers la neuropsychologie, imaginant peut être y trouver la transmission d'un savoir scientifique rassurant. Je crois qu'à cette époque il était grand temps que j'entre en analyse !!!! De toute façon ces années de doute universitaire et d'attente m'avaient suffisamment chamboulées pour que je me trouve un bon motif de consultation. Mes désirs infantiles étaient mis à rude épreuve. Cela ne m'a pas empêché d'attendre beaucoup de mon analyste. Me voilà à demander à un sujet des réponses qu'il ne veut pas donner.

C'est donc à partir d'une demande de soulagement de la souffrance que le transfert s'installe. Le sujet se sensibilise au fonctionnement et pouvoir de l'inconscient et donc du langage. L'inconscient de l'analyste est au service de l'émergence des mouvements inconscients et permet ainsi de «desserrer les identifications les plus stables par lesquelles le sujet est fixé»<sup>1</sup>. Le sujet se parle à lui-même ou plutôt à cet Autre, ce lieu du savoir sur l'inconscient mis en place de l'analyste : « le sujet supposé savoir est pour nous le pivot dans lequel s'articule tout ce qui a rapport au transfert »<sup>2</sup>. Il est essentiel que l'analyste s'identifie à ce grand Autre : « le transfert précisément met l'analyste à la place du sujet supposé savoir. Une fiction naît, peut on dire, de l'ignorance de la structure du désir. Ignorance qui fait en sorte que le sujet confonde désir et demande,..., mais en plus il imagine que sa vérité existe

---

<sup>1</sup> Eric Laurent, *Les Principes directeurs de l'acte psychanalytique, le 16 juillet 2006, Assemblée Générale de l'AMP, Vème congrès à Rome.*

<sup>2</sup> J. Lacan, Proposition du 9 octobre 1967, in scilicet n°1, Paris, Seuil, 1968, p.33.

déjà sous la forme d'un savoir que l'Autre détient. Ainsi nous pouvons dire que l'analyse prend fin avec la découverte du désir »<sup>3</sup>.

Mais comment cette expérience personnelle prend-elle une dimension formatrice, didactique ? Pour Freud, l'analyse personnelle était déjà un élément essentiel à la formation même si au début elle restait peu développée (ce qui peut se comprendre étant donné le nombre limité de psychanalystes à cette époque). Dans ce débat, Lacan adopte une position radicale en déclarant que « l'analyste ne s'autorise que de lui-même »<sup>4</sup>. Ce qui ne veut pas dire que tout le monde puisse devenir psychanalyste mais que l'expérience psychanalytique est à la base de la formation de l'analyste. C'est pour rendre compte du passage du personnel au didactique, qu'il a mis au point la passe. Il la décrit comme une nouvelle forme de lien transférentiel en fin d'analyse, avec l'école et la cause psychanalytique, sorte de mutation du désir. Mais est-ce que cette expérience suffit à former le psychanalyste ?

Le contrôle ou supervision est une règle fondamentale de l'analyste en formation. (Je ne suis pas sûr que les deux appellations soient synonymes. J'utiliserai l'un et l'autre de manière indifférenciée). Freud introduit le terme de contrôle en 1919 dans un article intitulé « doit-on enseigner la psychanalyse à l'université »<sup>5</sup>. Ici nous n'avons pas les mêmes préoccupations que dans l'analyse personnelle. Le but premier n'est pas dans l'analyse des mouvements transférentiels du supervisé envers le superviseur, dans le but d'identifier ses désirs inconscients. Il s'agit plutôt de la transmission du vécu du superviseur dans sa formation clinique à partir de situations rencontrées par le supervisé. Par contre, comme dans l'analyse, le supervisé confère au superviseur la place de « sujet supposé savoir ». A ceci près qu'il n'est pas investi en tant que détenteur de l'objet a mais plutôt en tant que détenteur d'un désir bien particulier.

Et dans cette formation, le futur psychanalyste en rencontre encore « des sujets supposés savoir ». En effet il se doit d'appartenir à une école, une société, pour rendre compte de son « savoir psychanalytique » mais aussi se vivifier par le partage et la transmission. C'est Freud qui est à l'origine de ces rencontres qui avaient lieu chaque mercredi en petit groupe. Dans ces rencontres on y retrouve donc les cas cliniques, la théorie, la méthodologie, le personnel. C'est donc le lieu de rencontre de toutes les dimensions fondatrices de la clinique psychanalytique. Le but de ces sociétés est d'entretenir et promouvoir la psychanalyse fondée à Vienne par Freud. Elle encourage ses membres à acquérir et répandre le savoir psychanalytique. Mais là encore, il s'agit toujours pour un psychanalyste « d'y conforter ce qu'il tient de sa propre analyse »<sup>6</sup>.

C'est bien de l'expérimentation de ce rapport au sujet supposé savoir dont il s'agit dans la formation du psychanalyste et donc dans la clinique. Pour Lacan, Freud avait bien ce rôle auprès de ses disciples : « Ce un seul fut, de son vivant (...) le sujet qu'on pouvait supposer savoir »<sup>7</sup>. Ce n'est pas pour rien que l'on parle de père fondateur de la psychanalyse, de maître à penser, ou même d'être freudien, lacanien ou je ne sais quoi. D'ailleurs, on ne choisit pas un psychanalyste, un superviseur ou un groupe de travail par hasard. Le fantasme d'un maître à penser, d'un enrichissement du savoir personnel n'est jamais loin et la clinique psychanalytique n'existerait pas sans cette idée. D'après Lacan : « La fonction (du sujet

<sup>3</sup> Safouan, M. Le transfert et le désir de l'analyste, Papirus, 1991, p. 209

<sup>4</sup> J. Lacan, proposition de 67, Autres écrits, p. 247.

<sup>5</sup> « Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ? » (1919), in Résultats, idées, problèmes, T. I, PUF, 1984.

<sup>6</sup> J. Lacan, « peut être à Vincennes », Autres écrits, p. 313.

<sup>7</sup> Lacan J., Séminaire XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1973, p.211

supposé savoir) et du même coup, le prestige, si je puis dire de Freud, sont à l'horizon de toute position de l'analyste"<sup>8</sup>. Et chacun expérimente ce type d'aliénation au grand Autre. Mais, comment, après avoir expérimenté tout ça, le sujet parvient-il à ne pas devenir le sujet supposé savoir mais à maintenir cette identification pour l'analysant. Quel est ce truc qui donne lieu et forme à la clinique et qui naît de l'expérimentation du rapport au sujet supposé savoir ?

J.D Nasio tente d'en donner une illustration dans son concept « d'inconscient instrumental » : « c'est un inconscient qui s'est affiné avec sa propre analyse, son travail d'analyste, et qui s'est assoupli à force de capter, interpréter et traduire l'inconscient du patient ». Même si cette référence a à mes yeux une teinte un peu simpliste (limitant la clinique psychanalytique à la dimension technique), elle a le mérite de situer la clinique dans une zone spécifique du psychisme de l'analyste, sorte de nouvelle instance psychique au service de l'analysant.

Avec la conceptualisation de la passe, Lacan va plus loin dans la compréhension du passage de l'analysant à l'analyste. C'est parce que l'analysant sait que le désir, qui prend sa source dans la chose, ne se réalise que dans la perspective de la mort, que le futur analyste franchit une étape : "ce que l'analyste a à donner, contrairement au partenaire de l'amour... c'est ce qu'il a, et ce qu'il a ce n'est rien d'autre que son désir, comme l'analysé, à ceci près que c'est un désir averti". Le sujet est averti de quoi ? De ce qu'est « la loi du désir », c'est-à-dire la reconnaissance de la mort comme seule maître. C'est ce consentement au savoir de la castration qui peut mener l'analysant à la position d'analyste. A partir de là, il lui devient possible d'en conduire d'autres jusqu'au même point. En résumé ce qu'on perd en jouissance on le gagnerait en savoir. Lacan nomme ce désir averti, le désir de l'analyste.

Ce désir n'est donc pas celui de la personne de l'analyste. Ça n'a rien à voir non plus avec le contre-transfert comme j'ai pu l'imaginer à certains moments. Nous ne parlons plus de l'influence du transfert du patient sur les émotions, sentiments et jugement de l'analyste. Le contre-transfert est le lieu des résistances de l'analyste alors que le désir de l'analyste donne de la profondeur à la cure. L'analyse personnelle agit dans un premier temps sur les éléments contre-transférentiels, les rendant plus discret pour ne plus parasiter l'attention flottante. Le désir de l'analyste est en quelque sorte le deuxième et ultime moment d'une analyse.

L'analyste découvre que le savoir n'existe pas en tant qu'idéal et que seul le désir de savoir existe. Ce désir de savoir est ce qui, d'après Lacan, « opère dans la psychanalyse »<sup>9</sup>. C'est donc comme désir de savoir que l'analyste soutient l'analysant dans sa quête de vérité. Il a pour fonction de ramener le sujet à la pulsion, alors même que le transfert l'amène du côté de l'identification. Ainsi l'analyste mène l'analysant jusqu'aux limites de sa jouissance ignorée. En approchant cette limite, cet impossible à savoir sans une importante prise de risque, l'analysant destitue son analyste de son supposé savoir pour se retrancher du côté du désir.

Mais comment l'analyste peut-il être le lieu du sujet supposé savoir pour l'analysant, alors même qu'il en a découvert "la supercherie" et qu'il sait que le but de la cure en est la dissolution ? Je dirai que l'analysant destitue son analyste de son supposé savoir mais il suppose d'autant plus le savoir de l'inconscient. La passe ne fait donc pas de l'analyste un sujet qui n'aura plus jamais à faire au savoir supposé, bien au contraire (C'est à ce moment de mon exposé que j'aimerais questionner ceux qui ont traversé la passe)

---

<sup>8</sup> Lacan J., - Séminaire XI – Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, Paris, 1973, p.221.

<sup>9</sup> Lacan J, Ecrits, le seuil, p 854

D'ailleurs, si c'était le cas, pourquoi participer à l'élaboration et la recherche psychanalytique? Pourquoi participer au programme d'étude clinique? C'est donc à partir du savoir supposé de l'inconscient, de son désir de savoir, que l'analyste tente de transmettre certains éléments de savoir. Mais ce savoir ne se suffit jamais à lui même, puisqu'il renvoie vers d'autres contrées inexplorées. C'est un renvoie permanent à notre méconnaissance qui dynamise la création psychanalytique. Connaissant la limite à ne pas dépasser, chaque analyste préfère y trouver son "style", mais sans jamais oublier ces analystes supposés savoir, mort et vivant, à partir desquels il construit sa propre élaboration.

Pour Freud comme pour Lacan le désir de l'analyste constitue l'éthique de la psychanalyse. C'est dans l'accès à ce désir que le psychanalyste pourra tenir une position responsable dans la direction de cures. Et tenir une position responsable dans une analyse implique d'avoir rencontré cette limite, à savoir la loi du désir, que l'on ne franchit jamais trop longtemps sans risques majeurs. Pour Lacan « il s'agit bien d'une rigueur en quelque sorte éthique, hors de laquelle toute cure, même fourrées de connaissances psychanalytique, ne saurait être que psychothérapie »<sup>10</sup>.

Donc Face à cette question primordiale mais "énorme" de la place de la clinique dans la psychanalyse, j'ai tenté d'identifier une place, un lieu, dans l'analyste qui permette que quelque chose émerge de la demande du patient. C'est donc à partir de la position de l'analyste, position à la fois théorique, technique et finalement éthique que l'analysant parvient à se subjectiver et se libérer de l'aliénation au grand Autre. Tout ça pour quoi... ben pour un mieux être et pourquoi pas devenir analyste! En résumé, en psychanalyse, tout patient ne devient pas clinicien, par contre tout clinicien a été patient...

Emmanuel Marchal

---

<sup>10</sup> J. Lacan, Ecrits, le seuil.